

## 1965 : LA REVOLUTION FRANCAISE A-T-ELLE EU LIEU ?

Chacun connaît la révolution française de 1789 et tout le monde sait qu'il y a eu trois révolutions industrielles. Mais on sait moins qu'il y aurait eu une révolution en France en 1965, une révolution si puissante qu'elle ne connaît qu'un équivalent : la révolution de 1789. Vous ne la connaissiez pas ? C'est normal car cette révolution fut invisible. C'est en tout cas la thèse d'un célèbre sociologue, Henri Mendras, qui publia en 1988 un ouvrage titré « La seconde révolution française : 1965-1985 ». Révolution, donc, aussi importante que celle de 1789 mais à la différence de celle-ci, elle ne fut pas pour l'essentiel politique ni même économique mais pour l'essentiel culturelle.

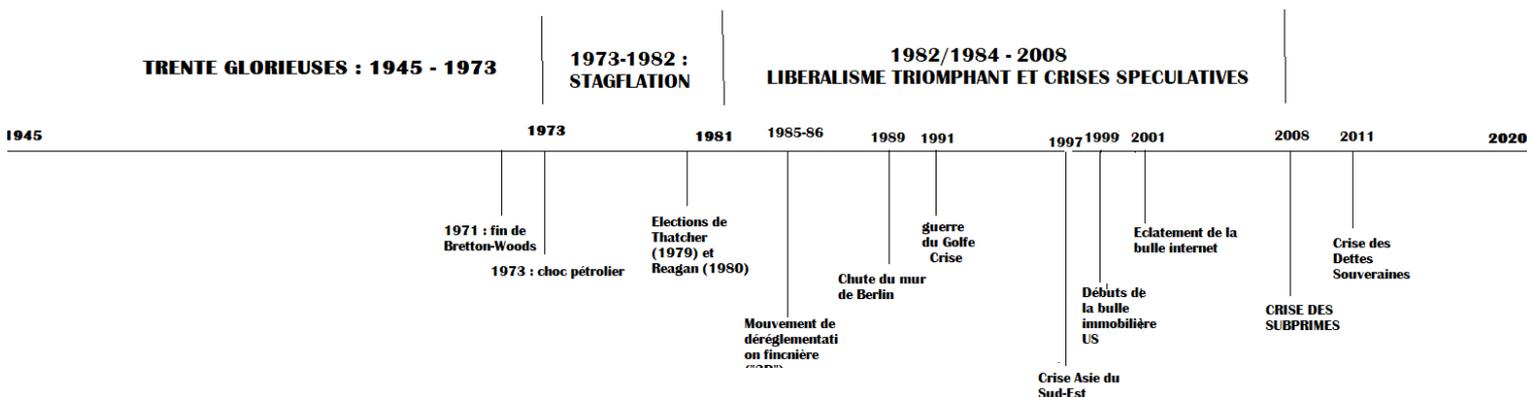
Pour analyser cette révolution, nous nous servirons du livre de Mendras, « la seconde révolution française » paru en 1988, et de deux autres livres, « La métamorphose de Plozevet » d'Edgar Morin, paru en 1967 sur la base d'une enquête de terrain de 1965 et « La société bloquée » de Michel Crozier paru en 1970

Il nous faut d'abord faire un point à l'aide du dictionnaire « *Robert historique de la langue française* » : le terme « révolution » est emprunté au 12<sup>ème</sup> siècle au bas latin « révolution » qui désigne un « retour », d'où l'idée ultérieure de cycle. A partir du 16<sup>ème</sup> siècle, ce terme permet de désigner le bouleversement que peut constituer un événement fixé à l'avance. A partir du 17<sup>ème</sup> siècle, il désigne un changement brutal pouvant impliquer troubles et renversement de régime et sera un synonyme de « coup d'Etat ». Sa connotation sera donc essentiellement politique. Cependant, le terme gagnera aussi d'autres domaines : « révolution scientifique », « révolution démographique », « révolution industrielle », etc... Au 20<sup>ème</sup> siècle il désignera également un changement brutal dans les mœurs et la civilisation (notamment avec la « révolution culturelle » chinoise, « la révolution tranquille » désignant les changements au Québec durant les années 60, ou , plus près de nous « la révolution islamique »)

### LES ETAPES DE LA REVOLUTION

**1965-1985** : la datation peut sembler curieuse et on a de nombreuses périodisations possibles plus connues. En général, on utilise la périodisation de Jean Fourastié qui, dans un livre éponyme paru en 1979, considère que la période à retenir est les « Trente Glorieuses 1945-1973 », (1973 étant l'année du premier choc pétrolier mais on peut lui préférer 1971 et la fin du système de Bretton-Woods ou 1975). Après cette date de 1973, on a donc « la » ou les » crises économiques qui donnent lieu aussi à une périodisation.

### 1945-2020 : QUELQUES POINTS DE REPERES ECONOMIQUES



Mendras préfère prendre 1965 comme date pratique mais les changements dont il parle s'échelonnent de 1958 à 1968. Pourquoi 1965 ?

Une simple consultation de wikipedia permet de repérer quelques évènements majeurs souvent sous-estimés :

Les Beatles sont décorés de l'ordre de l'Empire britannique (en remerciement de leur participation au commerce extérieur), que c'est la sortie de « Rubbersoul » qui marque un tournant dans leur carrière et un pas vers un rock nouveau (psychédélique) , qu'ils décident de ne plus donner d'autographes et qu'ils firent le premier concert de l'Histoire dans un stade à New-York (56000 spectateurs le 15 Août 1965). Curieusement Mendras fait l'impasse sur le cas des Beatles

L'autre évènement majeur est que Mary Quant, jeune styliste londonienne, met la minijupe (qu'elle a conçue pour la première fois en 1962) dans sa collection et en fait un vrai symbole de la mode. Le français Pierre Courrèges en fera la pièce maitresse de sa collection en 1965.

Les Beatles et la minijupe, cela peut sembler futile mais ça ne l'est pas (les sociologues se font une spécialité de traquer les choses futiles pour les traiter de façon sérieuse). Ainsi, qu'y a-t-il derrière l'engouement pour els Beatles ? Une musique nouvelle portée par la musique enregistrée et les disques 33 tours et 45 tours, créés dans les années 50 (ceux qu'on appelle aujourd'hui les vinyles). Les premiers concerts géants dans des stades. La foule et la fougue de la jeunesse, celle qui a entre 15 et 20 ans (les « teenagers ») et qui est née entre 1945 et 1950, donc les premiers nés du Baby-Boom. Si on regarde le taux de fécondité, le Baby-Boom aura duré de 1945 à 1964 (1972 si on prend en compte le taux de natalité ; les couples ont commencé à avoir moins d'enfants en 1964 mais cet effet a été compensé par le fait qu'après 1964 sont arrivées les premières mères issues du Baby-Boom, donc plus nombreuses). Cette arrivée massive d'une nouvelle génération a accompagné d'une volonté de rupture avec la génération précédente (cf Winock). Les jeunes ne veulent plus ressembler à leurs parents et ça se verra par le biais de la musique et de la minijupe, cette dernière étant triplement illustrative : elle témoigne d'une volonté d'émancipation des jeunes filles par rapport à leur corps et à son « exhibition » publique. Mais il ya aussi une volonté de distinction par rapport à la génération précédente, les jeunes filles ne voulant plus s'habiller comme leur mère et, en retour, les mères ne peuvent pas s'habiller comme elles (ce qu'on ne voit plus aujourd'hui). Enfin, la minijupe constitue la formule « chimiquement pure » de la mode et ce milieu des années 60 constitue « l'acmé de la mode ». On voit déjà que ce sont des membres de cette génération du Baby-Boom qui feront le mouvement hippie, Mai 68, le retour à la terre dans les années 1970,... mais nous verrons cela ultérieurement.

#### LA MODE

L'analyse la plus connue de la mode est celle de Georg Simmel dans son article de 1895 (qu'on peut retrouver dans le recueil d'articles "La tragédie de la Culture").

**La mode est un phénomène social** dans le sens où elle trouve sa finalité en elle même mais elle est un phénomène paradoxal : en effet une mode qui réussit pleinement, dans la durée ou dans la population, s'autodétruit (un vêtement porté par tout le monde et non plus par une portion de la population ne constitue plus une mode, un vêtement qui s'intègre dans les habitudes vestimentaires sur le long terme - qui ne se démode pas - ne participe plus au phénomène de la mode).

Son principe de base est lui même paradoxal puisque la mode résulte simultanément de deux forces contraires : la volonté d'imitation (à l'égard du groupe à la mode) et la volonté de distinction (à l'égard du reste de la population). En cela elle permet à l'individu moderne de satisfaire deux besoins contradictoires : la satisfaction du particularisme et le réconfort de l'approbation sociale.

**Simmel, dans son article fondateur de 1895, énumère les conditions qui favorisent son émergence :**

+ Elle répond à un double besoin de distinction/approbation pour les catégories qui n'ont pas de moyens préalables de distinction

+ C'est bien sûr un phénomène économique (on "lance" les modes) et il est sensible à la baisse du prix des biens. Mais la relation entre baisse des prix et développement de la mode n'est pas automatique. En réalité, la baisse des prix des biens en augmentant la consommation de la population rapproche les classes populaires des classes immédiatement supérieures et accélère la volonté de distinction.

+ Elle se développe quand les grandes convictions durables font place aux éléments plus fugaces de la vie. On n'est alors pas étonné de voir que la mode est liée au rythme général de la vie. On la trouvera donc plus facilement dans les grandes villes et au sein des classes moyennes alors que les catégories populaires et supérieures sont conservatrices (Simmel écrit en 1895).

***Les années 1960 qui sont au cœur des trente glorieuses répondent à toutes ces exigences :***

+ La croissance économique accroît le rythme général de la vie

+ Les discours (encore timides) sur la liberté du corps, la liberté sexuelle remettent en cause les certitudes passées

+ Les Baby Boomers qui arrivent à l'âge de l'adolescence éprouvent un besoin collectif de se distinguer des adultes.

+ Les jeunes filles ont le besoin de se distinguer à la fois en tant que femme et en tant que jeune

La mode touche toutes sortes de domaines (musiques, tics de langage, prénoms donnés aux enfants, etc...) mais le vêtement constitue un objet privilégié. On peut noter dans le cas du vêtement féminin les cas du bikini (1946), du port du pantalon (qui n'est plus une mode dès lors qu'il s'impose durablement), de la minijupe (1965), du monokini (milieu des années 1970),...

Revenons à Henri Mendras. Pour présenter cette période, il fait un long travelling sur la France depuis 1918. Alors que la France change et se développe jusqu'au début du 20<sup>ème</sup> siècle, elle aurait connu une forme de « recroquevillement » entre 1918 et 1940 avec un déclin démographique et culturel. Selon Mendras, le réveil se serait fait après la seconde guerre mondiale, et la période 1944-1964 est celle du rattrapage qui permet à de se retrouver au point que la France aurait dû atteindre si elle avait continué sur sa lancée d'avant 1918. La date cruciale à prendre en compte ne serait donc pas 1945 mais 1965 (NB : à ce titre, il est clair que les trente glorieuses constituent une anomalie historique si on se fie aux évolutions économiques et démographiques). Bien sûr, on peut, et on doit, retenir d'autres événements que les Beatles et la minijupe. Mendras en rappelle un certain nombre qui lui semblent fondamentaux (auxquels je rajoute certains de mon cru).

**1958** marque la fin de la 4<sup>ème</sup> république ; la nouvelle constitution entre en vigueur en 1959, l'élection du chef de l'Etat au suffrage universel direct est approuvée par référendum en 1962 et la première élection présidentielle au suffrage universel direct a donc lieu en 1965 avec, pour la première fois, des prestations télévisées des candidats et le recours aux sondages d'opinion (recours qui changera profondément l'idée qu'on se fait de l'Opinion Publique). Mendras omet que 1959 est aussi l'année de naissance d'un petit gaulois, Astérix, doublement révolutionnaire car il a permis de sortir la Bande Dessinée de son statut de lecture pour enfants et pour arriérés mentaux et que, ainsi que le montre Maurice Agulhon, il a revivifié le mythe gaulois en le faisant passer de la culture scolaire à la culture populaire (Agulhon rajoute qu'il n'est pas surprenant qu'Astérix et De Gaulle aient émergé au même moment). **1959** est aussi l'année qui voit le passage à l'instruction obligatoire jusqu'à l'âge de 16 ans. A côté de cela, l'adoption du nouveau France en 1960 apparaît comme quasiment anecdotique.

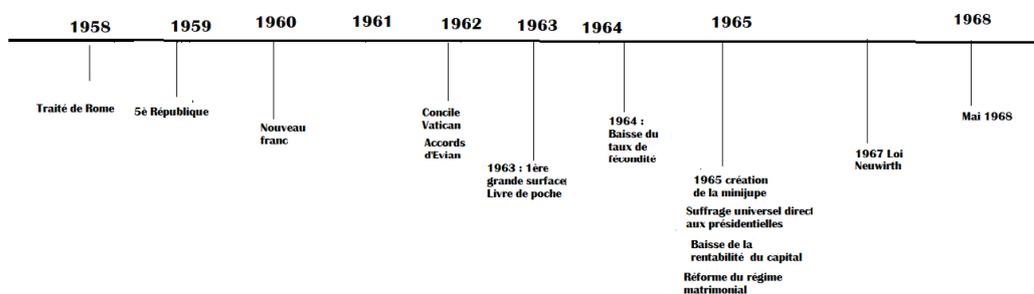
**1962** est fertile en événements majeurs : adoption de l'élection présidentielle par référendum, fin de la guerre d'Algérie et on peut noter au niveau international, le concile Vatican II, événement majeur dans une société qui est encore majoritairement croyante et pratiquante

**1963** marque l'ouverture du premier supermarché en région parisienne (EMPLACEMENT ?) et les débuts de la véritable consommation de masse (mais on peut aussi retenir l'apparition du premier Leclerc à Camaret en 1958) ainsi que l'apparition du livre de poche. C'est aussi l'année du premier

rassemblement festif qui visibilise la génération du Baby-boom : à l'appel d'Europe 1, radio nouvellement créée, 200 000 se retrouvent place de la Nation et surprennent la France entière, notamment par les exactions qui s'y produisirent (grilles arrachées, voitures renversées,...). Le sociologue Edgar Morin en tira immédiatement un article dans le Monde, analysant l'arrivée de ce qu'il suppose être une « nouvelle classe » et inventera à l'occasion l'appellation de « yéyé ». Dans un entretien au journal le Monde de 2014, il déclare *« j'expliquais qu'une nouvelle classe d'âge émergeait, incarnée par le yé-yé, mue par le plaisir du jeu, l'envie de jouir et de s'affirmer dans une société à la fois individualiste et en recherche d'extase collective. Je diagnostiquai que l'adolescence contemporaine portait en elle avec une extrême intensité l'aspiration qui a traversé toute l'histoire de l'humanité et se trouve endormie dans le monde adulte : la quête de la plénitude personnelle au sein d'une communion fraternelle et solidaire. En somme, l'épanouissement du « je » dans un « nous ».* Le Monde

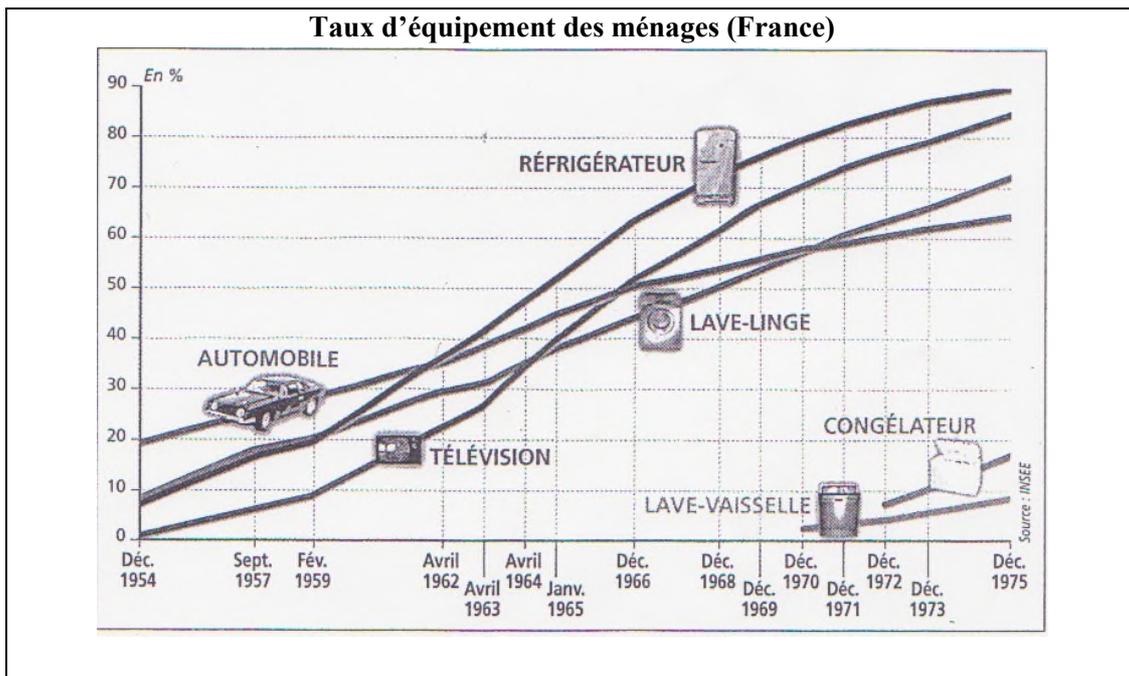
**1965** est l'année de l'apparition de la minijupe mais c'est surtout l'année où les femmes purent enfin exercer un emploi et signer seules les contrats nécessaires à l'entretien du ménage et de l'éducation des enfants (concrètement, elles peuvent ouvrir un compte en banque sans l'accord de leur mari). Il faut surtout citer **1967** et la Loi Neuwirth qui légalise l'usage de la contraception féminine (certes, seulement pour les femmes mariées et sous contrôle médical dans le cas de risque majeur pour la santé ou la vie de la mère ou de l'enfant) ; ce n'est pas encore un usage libre mais un premier pas est fait car de fait le contrôle de la fécondité est maintenant le fait des femmes. Enfin, la période d'entrée dans la seconde révolution française se clôt avec Mai **1968** que Mendras considère comme étant une mise en scène symbolique de la seconde révolution française.

**1958 - 1968 MISE EN PLACE DE LA "SECONDE REVOLUTION FRANCAISE"**  
**Quelques points de repère**



Cependant, les événements ne viennent pas tout seuls, ils prennent appui sur des tendances parfois manifestes, parfois invisibles.

Economiquement, nous sommes toujours dans les trente glorieuses avec des taux de croissance de l'ordre de 4% par an et les français consomment de plus en plus mais déjà l'emploi commence à fléchir : même si l'explosion du chômage date de 1974, on s'inquiète de son augmentation dès 1967. Moins visible, le taux de rentabilité du capital commence à baisser, en France et ailleurs.



Le Baby-Boom est fondamental puisqu'il est à l'origine de la classe d'âge qui a fait la place de la Nation en 1963 et qui part à la retraite aujourd'hui mais cette explosion la fécondité dans les années 50 est une anomalie au niveau historique puisque la tendance séculaire est à la baisse de la fécondité. Cette fécondité se remet donc à descendre en 1964, rejoignant peu à peu la tendance séculaire, dans tous les pays développés. A quoi attribuer cette baisse de la fécondité ? Jusqu'au milieu des années 1980, de nombreux commentateurs comme l'historien Pierre Chaunu ont craint une « crise de civilisation » marquée par un refus de l'enfant. Avec le recul, les sociologues et les démographes comme Hervé Lebras ont montré qu'il s'agissait de la conjonction de deux phénomènes : la réduction progressive des familles nombreuses et surtout le recul de l'âge auquel les femmes ont leur premier enfant, ceci étant bien entendu clairement corrélé à l'allongement des études pour les femmes (dans un environnement de « massification scolaire »).

De même, la famille commence à connaître quelques transformations (mais sans commune mesure avec ce qu'on connaît aujourd'hui) avec la baisse du taux de nuptialité et l'augmentation des divorces qui imposera de changer la loi en 1975 avec le divorce par consentement mutuel. Jusqu'à présent, ce que nous avons dit peut rappeler les cours d'Histoire. Pourtant Mendras est un sociologue c'est-à-dire que ce qui l'intéresse prioritairement n'est pas l'évènement en tant que tel mais les transformations sous-jacentes de la société, ce qu'on appelle le « **changement social** » c'est à dire l'ensemble des changements d'ordres divers qui peuvent être aussi bien économiques que culturels ou politiques qui touchent une collectivité (et non une personne seule) et qui ont un caractère irréversible et affectent le fonctionnement de la société dans son ensemble.

Dans les années 60, derrière le « monde ancien » apparaît un « monde nouveau » et cela ne se fait pas sans mal. Mai 68 peut alors être interprété comme un symptôme de cette transformation.

### STRUCTURES EN PROFONDEUR

Mendras diagnostique une transformation du système de classes sociales sur cette période. Il est un des premiers à voir la disparition à venir de la paysannerie, et la bourgeoisie rentière dont le déclin a commencé en 1918 achève de disparaître (en tout cas, sur cette période). Si la classe ouvrière a été la classe centrale au 20<sup>ème</sup> siècle, des sociologues comme Alain Touraine diagnostiquent déjà un

déclin de la conscience ouvrière (le déclin quantitatif commençant au milieu des années 1970) et Mendras envisage plutôt une structure sociale faite de « constellations diverses ». Il faut cependant rappeler que cette question des classes sociales reste controversée. Parallèlement, les années 60 marquent le déclin des grandes Institutions qui ont façonné l'individu depuis la fin du 19<sup>ème</sup> siècle : l'Ecole, l'Eglise, l'armée, les grands partis politiques. Cela ne veut pas dire que ces organisations disparaissent mais qu'elles ont perdu leur prégnance sur els individus. Ainsi, on n'appartient plus à l'Eglise mais de plus en plus on choisit ou non de croire et de pratiquer. Malgré sa massification, l'Ecole a perdu de son caractère impérieux et on échappe de plus en plus souvent la conscription militaire. Ce processus est celui de la « **désinstitutionnalisation** ». Les Institutions avaient pour fonction de fabriquer des individus somme toutes assez semblables et interchangeables. Mais cela change durant ces années 1960. Nous avons vu que l'émancipation des femmes et des jeunes va bouleverser profondément la société. Cela aura donc deux conséquences anthropologiques profondes. La première est la transformation de la famille qui, avec la montée des divorces et des recompositions, perd également de son caractère d'institution pour devenir le produit de choix individuels. Parallèlement à la montée des Baby-Boomers, nous voyons se transformer le système de classes d'âge. On entre de plus en plus tard dans l'âge d'une part à cause du déclin des rites d'institution comme le service militaire, d'autre part avec le recul de l'âge au mariage, le retard de l'entrée dans un emploi stable, l'allongement des études. La classe d'âge dite « adolescence » va véritablement se développer à ce moment (voir les articles d'Edgar Morin sur la génération « yéyé »).

Mais ce qui est le plus frappant c'est le changement culturel. L'hédonisme et l'individualisme deviennent des valeurs à part entière. L'individualisme n'est pas l'égoïsme mais l'individuation, c'est-à-dire la volonté de se construire en tant qu'individu. Alors que l'individu peut être construit par la communauté (on est le fils de son père dont on reprend le nom, le métier, ma mémoire,...) ou par les Grandes Institutions (Eglise, Ecole, ;..) nous sommes dans une situation où les choix de vie possible se multiplient et où l'important est de se construire soi même. Ainsi, on se présente de plus en plus en tant que jeune, femme, breton,...puis dans les années 80 en tant qu'enfant d'immigré et dans les années 1990 en tant qu'homosexuel. Mais dans le même temps, il y a une véritable injonction à l'individualité et à l'authenticité : on doit absolument être capable de savoir ce que l'on veut et « qui on est ». On peut illustrer ces évolutions avec le cas de l'Ecole : jusqu'aux années 1960, il s'agit explicitement d'une institution de légitimation sociale. A partir des années 1960 on a un double mouvement de massification et de désinstitutionnalisation. Après Mai 68, la possibilité formelle de choix passe de plus en plus des mains de l'institutionnel de ses représentants à celles de l'élève et de sa famille. Le choix se fera entre grandes filières (générale, technique, professionnel) puis entre sous filières (S, L, Es dans la filière générale). Avec la réforme actuelle, c'est à l'élève de savoir précisément « ce qu'il veut » et donc « qui il est ».

## AU VILLAGE

On s'imagine parfois les sociologues maniant moult statistiques et regardant de haut la société et ses diverses évolutions. Mais le sociologue est aussi un acteur de terrain ayant emprunté les méthodes des ethnologues pour scruter les groupes sociaux. Il se trouve qu'en 1965, Edgar Morin prit part à une enquête pluridisciplinaire qui avait pour objet d'études Plozevet, un village bigouden d'un peu plus de 3000 habitants, un village remarqué pour son très fort taux de scolarisation alors qu'il conservait des structures sociales du 19<sup>ème</sup> siècle. Cette enquête faite d'entretiens et d'observations permit d'observer sur quatre années (de 1961 à 1965) son accession au monde moderne. Peut être peut on voir ici, de manière qualitative, comment les « nouveaux temps » s'articulèrent à la tradition en voie de disparition (« *The Times They Are a-Changin'* » chantait Bob Dylan).

La modernisation de Plozevet provient de plusieurs sources : le progrès technique, l'ouverture sur l'extérieur. Le village va s'ouvrir par le retour des émigrés partis à Paris et qui reviennent pour prendre leur retraite, par le départ des jeunes vers Quimper pour leurs études et surtout par l'essor du tourisme. Le tourisme permet aux plozevetiens de « s'enrichir », de prendre conscience de la valeur esthétique du paysage breton et permet surtout de créer un nouveau marché. Jusqu'alors les échanges restaient marqués par leur personnalisation : on échangeait avec les proches (familles, voisins,...) sous le régime du don –contre/don ou du « prix d'ami » et avec les grosses coopératives sous la logique de l'affrontement (« avoir l'autre ou se faire avoir »). Avec le tourisme apparaît un nouvel acteur, le touriste : on ne connaît pas celui-ci mais on le traite presque en ami (si on veut qu'il revienne) ; on ne peut donc pas lui appliquer un « prix d'ami » ou un « prix d'ennemi » puisqu'il n'est ni l'un ni l'autre. Le prix va donc s'appliquer de façon impersonnelle en augmentant lors des périodes touristiques et baissant en dehors de celles-ci. Le marché impersonnel s'impose donc dans la région et surprend certains vieux plozevetiens qui ne comprennent pas l'idée de valeur d'échange. Parallèlement, arrive le progrès technique sous trois formes principales : l'amélioration de l'équipement agricole de la ferme, l'arrivée de nouveaux biens de consommation (TV, Autos,..), l'amélioration de l'équipement ménager et notamment de la cuisine. On sait que c'est à cette époque que le « paysan » disparaît au profit de « l'agriculteur » (Mendras « la fin des paysans ») pourtant Edgar Morin estime que l'amélioration de l'équipement de la ferme, si elle augmente la productivité, n'en change pas vraiment la logique de fonctionnement. Le grand changement proviendra de l'équipement de la cuisine (dès les années 1950) et de la salle de bains (après 1962) car en allégeant le poids des tâches ménagères, la femme conquiert son autonomie, d'abord comme maîtresse du foyer avant de s'émanciper par l'accession à un travail salarié. Dans le même temps, son autonomie va également passer par la consommation (les « emplettes » en ville, les achats de magazines,...). Pour Morin, la véritable révolution est celle de l'intérieur domestique car elle implique une nouvelle éthique qu'on ne retrouve pas dans la modernisation de l'exploitation de la ferme. Edgar Morin parlera alors de « *la femme, agent secret de la modernité* ».

Cette consommation passe aussi par l'accès à la télévision qui ouvre sur le monde, et au vélomoteur qui permet aux jeunes de se déplacer et de s'émanciper de la génération précédente. C'est l'ère du « consommationisme » qui se développe et celle-ci implique d'autres relations au bonheur, à l'hédonisme, à l'argent, à l'épargne et au crédit. Mais il faut qu'en face il y ait une offre de biens et les commerces traditionnels ne suffisent pas. S'il y a des supermarchés en région parisienne, des grands magasins dans les grandes villes (depuis longtemps), rien de tel à Plozevet. Les plozevetiens vont avoir recours aux commerces de poly activité qui se font les relais des grandes marques de produits.

Nous voyons donc ce que proposent les sociologues : une analyse « d'en haut » (Top down) à la manière de Mendras dans la seconde révolution française et un travail « d'en bas » (Bottom up) d'Edgar Morin. L'intérêt de l'enquête sur Plozevet est de montrer que le nouveau ne remplace pas l'ancien d'un seul tenant mais qu'il y a une articulation qui se fait entre les nouveautés qui arrivent et les structures socio-économiques anciennes. Mais ce qu'on ne sait pas c'est comment se font ces articulations ; quels sont les éléments sociologiques qui entraînent les autres ?

C'est à cela que s'est attaqué le groupe Louis Dirn, un groupe de sociologues qui se réunissaient le Lundi soir (Louis Dirn est l'anagramme de Lundi soir) pour tenter de décrypter les processus de changement sur cette période. Le groupe a donc dégagé 60 tendances sociales importantes comme, par exemple, le déclin de la pratique religieuse, l'augmentation de l'activité féminine, l'informatisation de la société, la montée des classes moyennes,... et de voir pour chaque tendance si elle entretient ou non un lien avec une des 59 autres tendances (cela fait donc un total de 3540 liens possibles). Pour

pouvoir inscrire aisément ces liens, ils inscrivent ces tendances dans un tableau double entrée (une matrice - Voir en annexe). Ils en dégagent l'idée qu'il n'y a pas une cause ou quelques causes à l'origine de cette révolution et que toutes les tendances s'influencent mais il en est qui ont plus d'influence que les autres comme l'essor des nouvelles technologies, les transformations de l'emploi, la montée des classes moyennes, les transformations du statut des femmes,... Il n'est pas possible de montrer ici la complexité des enchaînements (pour plus de précisions voir Rogel – 1997). Cependant, il faut bien garder à l'esprit que ce travail est fragile et que les résultats obtenus dépendent en partie des choix de tendances (choix qui ont toujours une part d'arbitraire) et des propositions de chaque tendance ? Les auteurs eux-mêmes indiquent qu'il ne s'agit pas de résultats définitifs mais d'une aide à la réflexion.

### L'EXPLOSION 68

Nous avons dit que Mendras, en choisissant l'année 1965, récoltait des faits significatifs s'étalant de 1958 à 1968. Evidemment, le choix de 1968 n'est pas anodin et Mai 68 est le moment où cette révolution « silencieuse » se met en scène. A l'époque, on a craint qu'il s'agisse de quelque chose de plus grave qu'une simple contestation. Rappelons que Mai 68 a été un événement court mais puissant. Court : on peut dater son début au 22 Mars avec l'occupation de locaux à la faculté de Nanterre par des étudiants gauchistes et sa fin le 30 Mai 1968 avec une immense manifestation pro-gaulliste (environ 400 000 manifestants). Puissant : au plus fort du mouvement, le 22 Mai 1968, il y eut près de 10 millions de salariés en grève ou dans l'impossibilité de travailler soit près d'un actif sur deux. Tout cela est bien connu et de nombreux historiens ont présenté cette succession d'événements.

Mais qu'est-ce que les sociologues ont à en dire ? Ce qui les intéresse avant tout c'est la « signification collective » de ces événements. On cite régulièrement un article paru dans le Monde écrit par le journaliste Pierre Vianson-Ponté, titré « La France s'ennuie » et se terminant par « un pays peut aussi périr d'ennui ». On a souvent présenté cet article comme visionnaire alors qu'il n'a justement pas vu ce qui allait se passer. Un article visionnaire, il y en eut un, peu cité et méconnu : « Considérations sur la nature de l'anomie » de François Chazel. Dans cet article savant et complexe Chazel montre que la France se trouve dans une situation « anomique », le vieux monde tardant à mourir, le nouveau peinant à naître et il écrit : *« C'est quand l'acteur n'a pas assimilé les nouvelles formes de vie que son existence lui paraît vide de signification, c'est lorsque les nouvelles institutions ne règlent point encore avec fermeté les relations sociales que l'ordre collectif est fragile, c'est enfin au moment où de nouvelles images concrètes n'exercent pas encore symboliquement leur effet apaisant que l'individu est dissocié de la société où il vit »*. Il remarque que dans ces années 1960 (1967 pour être précis) *« les acteurs et les groupes sont tiraillés entre deux systèmes de croyances, l'un qui les pousse à adhérer au présent et qui guide leur conduite quotidienne, l'autre auquel les attache une tradition bien ancrée de sensibilité collective. (...) les Français d'aujourd'hui pensent et agissent comme des hommes jeunes, tout en continuant à sentir comme des hommes âgés »*

La France semblait donc condamnée à changer. Mais comment allait-elle le faire ? De manière douce et graduelle ou de manière brusque et violente ? L'exemple de Mai 68 montre que c'est plutôt la deuxième voie qui a prévalu. Le sociologue Michel Crozier (1922 – 2013) nous a montré pourquoi : dans un livre de 1964, « Le phénomène bureaucratique », il a développé une thèse sur le fonctionnement de la société française et a appliqué celle-ci au cas de Mai 68 dans un livre de 1970 « La société bloquée ». Dans le « phénomène bureaucratique » où il analyse le fonctionnement des grandes organisations françaises, il montre que celles-ci sont marquées par des traits culturels spécifiques : la volonté des individus de sauvegarder une égalité entre eux, mais une égalité de façade. Ce qui amène à éviter le face à face qui risquerait de détruire cette fiction d'égalité. Il en résulte un

isolement de l'individu et des strates hiérarchiques. Dans ces conditions, le changement ne peut pas se faire de manière souple et négociée mais par « crises ». Crozier pense que ces traits observés au niveau des organisations reflètent le fonctionnement de la société française qui est donc « bloquée » et ne peut changer que par crises dont celle de Mai 68 (on est frappé également par la signification du mouvement des gilets jaunes).

Ces grands changements commencés vers 1958 finissent donc de se mettre en place en 1968 et une « nouvelle France » plus tournée vers l'hédonisme et l'individualisme se met en place...jusqu'en 1985 puisque c'est à cette date que, selon Mendras, la seconde Révolution Française se clôt. Mais pourquoi 1985 alors qu'on sait que les trente glorieuses se terminent entre 1973 et 1975 ? Il convient d'abord de rappeler que les phénomènes culturels et sociaux connaissent une relative autonomie par rapport aux phénomènes économiques. En fait, ce qu'il va se passer en 1985 trouve ses racines dès le début des années 1970 et, en 1988, Mendras n'avait sans doute pas suffisamment de recul pour le voir. Ce qui se met en place, c'est une société plus libérale. C'est d'abord le « libéralisme des mœurs » : la reconnaissance de l'homosexualité, le mouvement « meeto », le Pacs, le mariage pour tous,... Tout cela se situe dans la suite de l'émancipation des femmes qui démarre dans les années 60.

Cependant, ce libéralisme est aussi un libéralisme économique dont la première manifestation est la fin du système de Bretton-Woods en 1971 et surtout le mouvement de libéralisation des marchés qui touche le monde occidental au début des années 1980 et est surtout marqué par la libéralisation des marchés financiers. Peut-on alors parler de « Révolution libérale » en économie? Peut-être ! Et on peut se demander si celle-ci ne s'est pas terminée avec la crise de 2008. Mais c'est une autre histoire ! Et de nombreux économistes et sociologues sont en train de l'écrire.

On peut dire rapidement que certaines transformations de ces trente dernières années sont dans la lignée de la 2<sup>nd</sup>e RF : le libéralisme des mœurs, la valorisation de la place et du pouvoir des femmes, parfois avec nuance : si on reconnaît toujours l'importance du droit au divorce, l'infidélité est plus rejetée par les générations récentes que par les générations de 1968. Par ailleurs on a retrouvé une certaine demande d'autorité à partir de 1995 mais l'autorité doit toujours être justifiée, elle n'est plus de « droit divin ». Cependant, d'autres inflexions vont carrément à l'encontre de la 2<sup>nd</sup>e RF : le libéralisme qui se développe à partir des années 1980, par exemple,... (on se fie ici aux sondages régulièrement faits dans le cadre de FFF et publiés dans la revue Futuribles).

La « seconde Révolution Française » n'a donc pas le caractère spectaculaire des révolutions politiques mais si on l'analyse, avec recul, avec ses conséquences sociétales et qu'on considère qu'elle est la source des changements dans le « genre », les divisions en âge, les formes de la famille,..., on peut parler de révolution.

## **HISTOIRE ET SOCIOLOGIE**

Cette intervention repose sur des travaux sociologiques mais s'apparente aussi à des travaux historiques. Pourquoi y-a-t-il deux disciplines, l'Histoire et la Sociologie ? Il ya bien sûr des différences entre les deux démarches mais on verra que pour chaque différence on peut parler de ressemblances ou de rapprochements :

+ L'Histoire s'intéresse au passé, le sociologue au présent. Mais la différence n'est pas si simple : en effet, on ne peut analyser le présent sans tenir compte de la profondeur historique. De son côté l'Histoire, on le dit assez, a pour vocation, parmi d'autres, de comprendre le présent à l'aune du passé. Mais quand commence le passé ? L'Historien peut donc être aussi un analyste de « l'Histoire immédiate ».

+ Une autre différence serait de dire que l'Historien s'appuie plutôt sur la description des événements ou du déroulement d'une époque alors que le sociologue chercherait la mise en évidence de mécanismes sous-jacents (comme avec la matrice de Louis Dirn, par exemple) mais il ne faut pas

caricaturer : l'historien cherche aussi la logique des évènements, le sociologue s'appuie aussi sur la description d'évènements.

En fait la différence entre les deux disciplines est probablement autant de degrés que de nature. Le mieux est de considérer qu'historiens et sociologues ont la même ambition d'étudier les phénomènes sociaux mais ils le font avec leurs habitudes et leurs traditions propres. Ajoutons à cela, que dès qu'un sociologue remonte loin dans le temps, il fait preuve d'historien à l'exemple de Charles Tilly (l'auteur des « répertoires d'action collective » qui viennent droit de son livre « La France conteste »). A l'inverse, dès qu'un historien compare un phénomène à des époques différentes à des fins d'analyse, il fait un travail de sociologue : on peut songer à Michel Winock qui a écrit « la fièvre hexagonale ». Enfin, certains auteurs se plaisent à brouiller encore plus les cartes comme le sociologue Norbert Elias, promoteur de la « sociologie historique » qui a influencé des sociologues mais aussi des historiens comme Robert Munchembled et qui a écrit un ouvrage de sociologie sur un individu, Mozart (« Sociologie d'un génie »), Elias allie également la psychanalyse à la sociologie et à l'Histoire. On peut également se dire que les travaux d'Edgar Morin et d'Henri Mendras ou Michel Crozier, tous sociologues, serviront plus tard aux historiens.

Dans « comment on écrit l'Histoire », Paul Veyne écrivait malicieusement que la « bonne sociologie n'est que de l'Histoire qui n'en porte pas le nom ». On peut également se demander si une partie de l'Histoire de demain ne sera pas essentiellement de la sociologie sédimentée.

## BIBLIOGRAPHIE

### Ce texte est essentiellement fondé sur trois ouvrages :

- + Michel Crozier : « La société bloquée » - Seuil - 1970
- + Henri Mendras : « La seconde révolution française – Gallimard – 1988
- + Edgar Morin : « La métamorphose de Plozevet » - -1967

### Autres ouvrages et articles utilisés :

- + Maurice Agulhon : « Le mythe gaulois » - Revue Ethnologie française nouvelle série, T. 28, No. 3 « Astérix. Un mythe et ses figures » - Juin-Septembre 1998.
- + François Chazel : « considérations sur la nature de l'anomie » - Revue Française de sociologie n° ?- Décembre 1967
- + Michel Crozier : « Le phénomène bureaucratique » - Seuil - 1964
- + François Dubet : « Le Déclin de l'institution » - Seuil - 2002
- + Norbert Elias : « Sociologie d'un génie » - Seuil - 1991
- + Hervé Lebras : « Marianne et les lapins : L'Obsession démographique » Hachette, 1992
- + Henri Mendras : « La sagesse et le désordre » – Gallimard – 1985
- + Henri Mendras « la fin des paysans » SEDEIS, 1967 ; A. Colin, 1970
- + Robert Muchembled : « Société, cultures et mentalités dans la France moderne XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle » - Armand Colin, 1990
- + Alain Rey : « Dictionnaire historique de la langue française » - Robert – 1992
- + Edgar Morin : « Une nouvelle classe d'âge – Les yéyés » - Le Monde - 06 Juillet 1963
- + Thierry Rogel : « La matrice de Louis Dirn – Une approche du changement social à moyenne portée » - DEES n° 110 – Décembre 1997 - <http://mondesensibleetsciencesociales.e-monsite.com/pages/articles/sociologie-et-sciences-sociales/la-matrice-de-louis-dirn-une-approche-du-changement-social-a-moyenne-portee.html>
- + Georg Simmel : « La mode » - dans « La Tragédie de la culture et autres essais » - Rivages, 1988
- + Charles Tilly : « La France conteste : De 1600 à nos jours » - Fayard – 1986
- + Alain Touraine : « La Conscience ouvrière » - Seuil -1966
- + Nicolas Truong : Entretien avec Edgar Morin : « Inventer une sociologie du présent » 4 septembre 2014 – Le Monde
- + Pierre Viansson-Ponté : "Quand la France s'ennuie..." - Le Monde, 15 mars 1968)
- + Paul Veyne : « Comment on écrit l'histoire » -
- + Michel Winock : « La fièvre hexagonale : les grandes crises politiques de 1871 à 1968 » - Calmann-Lévy - 1986